1: Breton & La Paix ST13 Callinago

HISTOIRE COLONIALE

VOL. I

LES CARAIBES
LA GUADELOUPE

1635-1656

Histoire des vingt premières années
de la Colonisation de la Guadeloupe
d'après les Relations du R. P. BRETON
publiées par

l'Abbé JOSEPH RENNARD
CURÉ au FRANÇOIS
(Martinique)

PARIS
LIBRAIRIE GÉNÉRALE ET INTERNATIONALE
G. FICKER
4 ET 6, RUE DE SAVOIE
—
1929
—

(Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays)

[Title page i]

1: Breton & La Paix
ST13 Callinago

RELATION

DE

L'ILE DE LA GUADELOUPE

PAR LES

RR. PP. BRETON ET ARMAND DE LA PAIX

[Title page ii]

1: Breton & La Paix
ST13 Callinago

RELATION

DE

L'ILE DE LA GUADELOUPE

contenant l'histoire des choses naturelles
les plus rares de cette île.
Des façons de faire et mœurs
(des) anciens habitants
appelés communément sauvages,
et de ce qui s'est passé de plus remarquable
en cette mission
depuis que l'île est habitée
des Français.

[Title page iii]

1: Breton & La Paix ST13 Callinago

SECONDE PARTIE

DE

CETTE RELATION

De l'origine, mœurs, religion et autres façons de faire des Caraïbes appelés communément sauvages anciens habitants de la Guadeloupe

Puisque notre mission a été principalement instituée pour l'instruction des infidèles sauvages, il faut donner à connaître leur origine et façons de faire, car on formera plus aisément le jugement du succès qu'aura un jour la mission par la connaissance des humeurs de ceux avec lesquels nous traitons. Nous ne disons rien que bien certain. Le R. Père Raymond Breton, religieux de cette mission, qui a conversé deux ans presque avec eux et a assez avancé en leur langue pendant ce temps (1), a pu apprendre leurs façons de faire et cérémonies. Lesquelles il a presque toutes vues ou sues d'eux mêmes, au moins pour ce qui regarde ceux de la Dominique car ès autres îles ils ont d'autres rêveries, comme nous avons su par le rapport du Révérend Père Meslan, Jésuite qui a été parmi les sauvages de la Martinique.

(1) Version parisienne : « Le P. Raymond... a assez avancé en leur langue que pendant ce temps il a pu... ».

1:Breton & La Paix ST13 Callinago

CHAPITRE PREMIER

DE L'ORIGINE ET HUMEURS DES SAUVAGES

On ne saurait rien colliger de tous leurs songes et mensonges touchant leur origine sinon qu'ils sont descendus des peuples les plus voisins des îles qui sont à la terre ferme. Ce qui est tout certain. L'amitié qu'ils conservent avec eux et le commerce des uns avec les autres en sont des marques aussi bien que l'uniformité du nom dont les uns et les autres s'appellent, savoir est *kallinago* selon le langage des hommes et *kalliponam* selon le langage des femmes. Quoique pour quelque distinction entre eux et ceux de terre ferme, ils appellent ceux-ci *Balouöouri* du mot *Balouö* qui signifie terre ferme, comme qui dirait un français parisien ou Langrois. Ainsi disent un kallinago de terre ferme. Nous appelons ceux de terre ferme qui sont amis de nos sauvages Gallybis et nos sauvages Caraïbes.

Si vous leur demandez comment ils se sont retirés d'eux et se sont transportés dans les îles, ils n'en sauraient rendre de raison. Bien, disent-ils tous, que leur premier père Kallinago étant sorti de terre ferme accompagné de sa famille se logea à la Dominique. Il y eut une longue postérité et y vit les neveux de ses neveux qui par une extrême cruauté le firent mourir par poison. Mais il fut changé en un poisson de monstrueuse grandeur qu'ils appellent Akaiouman et est encore tout plein de vie dedans leur rivière. Cette fable fait au moins connaître qu'ils sont descendus des peuples de terre ferme.

C'est la croyance de plusieurs français qu'il y avait d'autres habitants dans ces îles devant les Caraïbes desquelles ils ont été chassés. Et sont fondés sur ce que (et il est certain même au dire des sauvages) il y a encore dans quelques îles de ces gens-là qui se sont retirés dans les montagnes qui sont blancs comme les français et portent la barbe longue. Monsieur d'Esnambuc, gouverneur de Saint Christophe assura le Père Raymond qu'il y en avait à Saint Christophe. Les Caraïbes assurent

1: Breton & La Paix ST13 Callinago

qu'il y en a à la Guadeloupe et qu'ils sont au-dessus de la grande rivière à Goyave et à la Grandeterre. Et il est assuré qu'il y en a à la Dominique car ils en voient souvent. Lorsque le Père Raymond fut la première fois à la Dominique en [mil] six cent quarante deux les sauvages avaient surpris une homme, une femme et une fille de ceux-là. Ils tuèrent et mangèrent l'homme et firent esclaves la femme et la fille. Et l'année passée, le jour même qu'il y arriva, ces Montagnards là étaient descendus, avaient brûlé une case et emporté quelques meubles.

Nos Caraïbes pourtant disent par une tradition certaine parmi eux qu'ils ont tué les Allouages (premiers) habitants des îles (1) et que ceux qui sont dans les montagnes sont de leurs esclaves qui s'en sont fuis dans les montagnes et y ont peuplé, ce qui fait que maintenant ils ne pardonnent plus que rarement aux esclaves mâles, mais les tuent et les mangent. Que s'ils sont blancs ce peut être à cause du froid.

Pour ce qui regarde leurs personnes, ils sont de belle stature et bien porportionnés, forts, robustes, gras pour l'ordinaire et sains. Ils ne sont point autrement difformes sinon que plusieurs sont camus à cause que leurs mères leur aplatissaient fort le front et le nez en leur naissance. Leur couleur naturelle est comme olivâtre fort basanée. Ils paraissent plus rouges à cause du rocou dont ils se rougissent tous les jours. Ils ont tous les cheveux noirs et ne sauraient souffrir de poils rouges ou blonds. Il y a fort peu de chauves parmi eux et ils se moquent de ceux qui le sont. Ils ne sont point plus voleurs que les français et encore moins.

Pour ce qui touche leurs humeurs, ils sont tous mélancoliques, tristes, sombres et leur visage même le montre. Ils parlent peu si on ne leur parle. Ils ne sont pas trop stupides pour des sauvages. Ils sont curieux et fort adroits ès choses auxquelles ils s'appliquent comme à faire des lits, des paniers, pêcher, chasser, tirer de la flèche. Sont fort allègres et légers à grimper, sauter et

(1) Vers. Rom. : « Nos Caraïbes... disent..., qu'ils sont les premiers habitants des îles et que ceux qui sont dans les montagnes..., etc. ».

1: Breton & La Paix ST13 Callinago

nager, et seraient sans doute capables de plus grandes choses.

Une jeune homme captif parmi eux leur comptait quelque histoire de l'Ecriture Sainte, ils le questionnèrent là-dessus et lui formèrent des doutes qui n'étaient pas des impertinences.

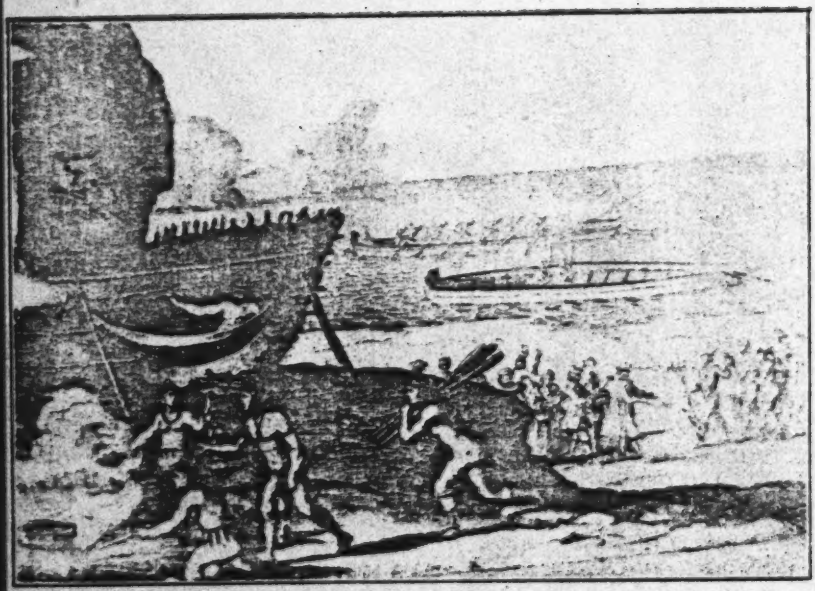
Ils sont assez libéraux entre eux et se donnent les uns aux autres de ce qu'ils ont : aussi demandent-ils librement. Ils ne font pas comme cela avec nous autres français, car ils ne nous donnent rien et demandent toujours et ne se rebutent pas du refus.

De leur naturel, ils ne sont pas cruels, si ce n'est contre leurs ennemis. Ils sont dangereux lorsqu'ils sont dans leurs vins et se battent les uns les autres, mais hors de là, on en jouit aisément.

Ils sont paresseux extrêmement et aiment mieux faire plus maigre chère et moins travailler. Ils ne pensent guère au lendemain et ne font aucune provision que de manioc et de patates qu'ils plantent en saison. Encore bien souvent s'en trouvent-ils court. Ils ne se soucient ni de l'or ni de l'argent ni des pierres précieuses.

Ils ont leur travail taxé entre les hommes et les femmes ; ils se piquent d'honneur si on ne les estime pas ce qu'ils pensent être. Les hommes ne touchent jamais au travail ordinaire des femmes, croyant qu'ils dégénéreraient. Parmi tout cela, ils vivent contents et seraient certes heureux, si la religion chrétienne avait un peu tempéré leur barbarie et saleté.

On demandera peut-être comme quoi ils sont si peu, vu principalement la multitude de leurs femmes. Ils vous répondent que les Chrétiens en sont cause, car comme disait un d'eux au Père Raymond, les Espagnols ont massacré par deux fois tous les sauvages de l'ie de Saint Christophe ; une fois ceux de la Guadeloupe dont il n'échappa qu'une femme et ses enfants qui se sauvèrent aux montagnes et y ont peuplé comme ils disent. Ils en voulurent faire autant à la Dominique et en massacrèrent bien la moitié. Depuis ils ont été travaillés de la petite vérole qu'ils appellent variola de laquelle il en mourut plusieurs qui pourrissaient, ne sachant point encore de remède à ce mal. Enfin c'est que tout le monde les enlève ou les tue, Flamands, Anglais, Espagnols et leurs Allouagues qui sont leurs ennemis.



Caraïbes et Européens

d'après le P. du Tertre.

[p. 48-A]

1: Breton & La Paix ST13 Callinago

CHAPITRE II

DE LEUR LANGUE

Le langage de nos Caraïbes est différent de celui des Gallibys de terre ferme. Il est difficile à apprendre pour plusieurs raisons. La première est qu'ils ne le couchent point par écrit ni par aucun caractère de sorte qu'il faut une grande patience pour écouter, une grande attention pour distinguer leurs paroles qu'ils précipitent fort et une grande mémoire pour retenir ce qu'on a pu recueillir. La seconde est qu'ils ont diverses sortes de langages. Les hommes ont le leur et les femmes un autre, et encore un autre pour les harangues et traités de conséquence, que les jeunes gens même n'entendent pas bien. La troisième est qu'ils n'ont point de mots pour exprimer les puissances de l'âme, comme la volonté, l'entendement, ni ce qui regarde la religion, la civilité. Ils n'ont aucun terme d'honneur comme Notre Seigneur. Ils expriment pourtant quelques actes de l'entendement et de la volonté comme se souvenir, vouloir. Es autres choses, la langue est copieuse et assez belle. Ils chantent quelquefois des chansons sur un ton qui n'est pas agréable et est tout simple. Ils chantent ce qui leur vient à l'esprit sans rime et bien souvent sans raison, spécialement contre leurs ennemis.

Ils s'appellent l'un l'autre par des termes qui signifient les degrés de consanguinité ou affinité comme mon père, mon frère, mon cousin ; les autres ils les appellent mon compère.

Ils ne nomment jamais personne par son nom, particulièrement s'il est parent. Que s'ils sont contraints de le nommer, ils ne disent que la moitié du mot. Ils prennent souvent le nom de celui avec qui ils contractent amitié ou compérage particulier.

Ils ont un baragoin ou langage particulier (1) dont ils traitent avec nous qui est espagnol, français, caraïbe pêle-mêle par ensemble.

(1) V. Rom. : « Langage corrompu ».

1: Breton & La Paix ST13 Callinago

CHAPITRE III

DE LEUR RELIGION OU PLUTOT SUPERSTITIONS

C'est mieux fait de dire que les sauvages n'ont point de religion, car ils n'en savent pas seulement le mot non plus que de prière, de temple ou d'adoration. Ils reconnaissent pourtant quelque chose par manière de Divinité à laquelle ils rendent quelque devoir non par aucun amour mais par la seule crainte qu'ils ont qu'elle ne leur fasse du mal. Car à tous leurs vins ou festins, dès le commencement ils lui offrent comme les prémices de leur banquet. Car ils mettent en un coin un *Matoutou* (qui est comme une forme de tabouret bas, fait de joncs comme leurs paniers) et sur celui-ci des plus belles cassaves qu'ils aient, avec des calebasses pleines de *ouicou* qui est leur boisson ordinaire. Ils en font autant lorsqu'ils abattent du bois pour faire un jardin. Et ils ont la croyance que ce Dieu mange ce qu'ils lui offrent et quoi qu'ils le retrouvent comme ils l'ont mis, ils disent que c'en est d'autre. Ils croient qu'il y a homme et femme parmi les Dieux, qui sont divers. Ils les consultent fort souvent soit du succès de leur guerre soit de la fin de leur maladie. Ils leur répondent, mais voici comment ils font. Il y a plusieurs d'entre les sauvages, hommes et femmes, qui dès leur tendre jeunesse sont dévoués et sacrés à ces Dieux, et qui seuls les font venir et leur parlent. Ils les nomment *Boïé* ou *Boïaïko*, qui pour cet effet jeûnent longtemps et s'abstiennent de beaucoup de choses. Chaque Boïé a son Dieu et quelquefois deux. Et ces Dieux sont tout ce que veulent ces marauds là. affligent de maladie ou guérissent ceux qu'ils veulent. Lors donc que les sauvages veulent savoir l'événement d'une guerre ou d'une maladie, ils appellent un Boïé. Ce masque vient de nuit, éteint soigneusement tout le feu autour de la case et entre dedans avec ceux qui l'ont appelé, qui ont déjà préparé au milieu sur un matoutou des meilleures cassaves et des calebasses d'ouicou. Etant entré, il s'assit et prenant du tabac et le broyant entre ses mains, il souffle dessus, comme l'élevant avec ses

1: Breton & La Paix ST13 Callinago

deux mains. Aussitôt le Diable arrive et fait autant de bruit comme si un homme sautait au milieu de la place et faisait claqueter ses doigts, en les secouant dès le faîte de la case. Alors il parle et rend réponse de ce qu'on lui demande et tout le monde l'entend. Si c'est un malade qui doit mourir, il dit qu'il mourra et ne lui fait autre chose. Mais s'il doit guérir, le Boïé et le Diable (qui quelquefois paraît mais au malade seulement comme un sauvage ou une sauvagesse) lui manient bien fort la partie malade en soufflant toujours dessus et font croire qu'ils en tirent des épines de palmistes ou autre chose qu'il s'imaginait lui causer le mal. Ils sucent aussi les plaies et font semblant d'aller dehors vomir ce venin. Avec cela nos sauvages s'imaginent guéris. Ce beau Dieu ayant fait ses réponses, fait semblant de boire et de manger ce qu'on lui a offert, et puis comme s'il avait tout avalé, remue les calebasses et les couïs comme s'ils étaient vides, et se retire donnant du pied contre terre et secouant ses doigts. Avec cela nos gens trouvent leurs cassaves sur le matoutou et leurs calebasses toutes pleines comme elles étaient et disent que c'en est d'autre et estiment cela un grand miracle, et le mangent et boivent devant toute autre chose. Ils disent qe ce Dieu ou *Riosé* a tué une fois un homme présent à ces consultations de Boïé parce qu'il lâcha un vent de ponant qui déplût à ce maître Gonin.

Il arrive quelquefois qu'ils appellent plusieurs *Boïés* qui ont chacun leur Dieu. Alors l'un rejette la cause du mal sur l'autre et on entend manifestement les beaux Dieux se disputer là dessus, s'injurier et même comme il semble aux assistants, se battre.

Au reste les diables entrent même dans les corps des hommes pour parler par leur bouche, comme il arriva une fois qu'un ayant été appelé par la moitié d'une nuit par la bouche d'une femme couchée dans son lit, dont la femme ne se souvenait point le lendemain.

Quelques français ont assisté à toutes ces momeries et croient certainement que le Diable arrive et parle et que ce ne sont pas seulement des charlataneries de ces Boïés. Notre Père Raimond étant dans la case du Baron qui est un des principaux de la Dominique comme ils eurent appelé un Boïé pour une de leurs filles malade

1: Breton & La Paix ST13 Callinago

et fait venir son Diable, il l'entendit parler d'une voix fort claire et voulut entrer dedans avec un tison ardent, mais jamais les femmes ne le voulurent laisser entrer et lui ne voulut pas s'y trop opiniâtrer n'étant pas encore assez savant en la langue.

La femme de ce capitaine voulut faire une de ses filles Boïée par le moyen d'une autre. Mais jamais elle ne put quoique la fille même en eût envie et jeunât comme on lui disait. La vieille sorcière prenait pour excuse qu'elle mangeait quelque chose de ce qu'on lui défendait.

Quand les malades sont guéris, ils font un festin au boïé qui y appelle aussi quelquefois son diable à la fête. Et le Boïé et maître Gonin s'il y est, noircissent le malade de jénipas pour conclusion de la farce.

Plusieurs pour parler au diable n'appellent pas ces Boïés; fouillant dans la terre où ils savent qu'il y a quelqu'un d'enterré, ils en tirent des os ou du poil du trépassé, le mettent dans une calebasse qu'ils bouchent de coton, et les diables leur parlent par ces os ou cheveux et se disent être l'âme du trépassé.

Voire avec ces os, ils font diverses sortes de charme pour se venger de leurs ennemis. Les uns prennent le reste du repas de leur ennemi et le mettent auprès de ces os de morts que nous avons dit, les ensorcellent, les autres y mettent du sang de leur plaie comme il arriva à un qui vint trouver le Père Raymond à la Guadeloupe pour être baptisé; mais n'étant pour lors possible de l'instruire, il le renvoya. Celui voulant venger la mort de son frère, entrant dans une case, donna un grand coup de couteau à un qu'il croyait être le meurtrier de son frère, mais ne l'était pas. Les parents du blessé ne pouvant en tirer de raison, l'autre s'étant esquivé, trempèrent du coton dans le sang de leur fils et le mirent auprès de ces os susdits et il tomba dans une langueur qui au bout de deux ans le fit mourir.

Le Père Raimond et son interprète demandant à un Boïé nommé Sali comme il était fait son Dieu, il dit qu'il était si vieux que son bâton à force de le porter en était tout luisant. Il dit que c'est lui qui cause les ouragans ou tempêtes violentes.

Lorsque le soleil ou la lune éclipsent, ils disent que

1: Breton & La Paix ST13 Callinago

c'est *Mapoya* qui les mange (nous dirons au dernier chapitre ce qu'ils entendent par Mapoya). C'est pourquoi ils appellent *Leükoua noquam* la comestion de la lune ; *Leükoua vicou* la comestion du soleil. Lorsque l'une ou l'autre arrive, les femmes et jeunes gens dansent toute la nuit et quand ils commencé une fois à danser, ils n'oseraient finir jusqu'au jour. Ils ne chantent point pendant cette danse, mais de fois à autres jettent des cris lugubres. Pendant ce silence morne, il y a une fille ou femme qui fait sonner de petites pierres dans une calebasse et chante toute seule. Ils n'ont d'autres raisons de cette triste danse sinon que leurs vivres qui sont dans terre mourraient sans cela.

Or dans leurs danses, tant celle-ci qu'es autres de réjouissances, ils ne se tiennent pas par les mains, mais seul à seul. Ils joignent les deux pieds et sautillent, un peu courbés, mettant une main sur leur tête et l'autre sur la fesse et les changent perpétuellement. Cette danse les lasse si fort, qu'ils n'en peuvent plus à la fin.

Parmi leurs superstitions, ils n'en ont point de plus rigoureuse que leurs jeûnes, et comme ils jeûnent pour plusieurs raisons et en divers temps, nous en parlerons de chacune en son lieu.

Disons ici ce qu'on ne saurait dire plus à propos ailleurs. Ils comptent leur année par le cours de la pousinière qu'ils appellent *siric*. Ils ont connaissance de quelques étoiles et savent à peu près quand ils auront de la pluie ou du vent. Ils ne comptent point plus haut que cinq ; s'ils ont à dire dix, ils disent tous mes doigts! Si vingt, ils montrent leurs pieds et leurs mains et n'en sauraient dire davantage.

CHAPITRE IV

DE LEURS ORNEMENTS

Nos Caraïbes ne portent jamais d'habits ni hommes ni femmes, si ce n'est quelques capitaines, lorsqu'ils viennent parmi nous et ne couvrent pas même leurs parties honteuses. Contre la coutume néanmoins de ceux de

1: Breton & La Paix ST13 Callinago

terre ferme, tant hommes que femmes qui ont une sorte de brayer de coton couvrant ce que la nature a honte de montrer.

Hommes et femmes portent les cheveux longs; ils coupent ceux de devant la tête jusqu'à la moitié du front et les laissent pendre en forme de garcette; ils séparent ceux de devant d'avec ceux de derrière par une raie qui va d'une tempe à l'autre, laissant deux petites moustaches sur les deux tempes. Ils tirent tout le reste derrière la tête qu'ils laissent pendre derrière le dos. Quand ils vont quelque part, il les troussent fort proprement derrière la tête et les lient avec des aiguillettes de coton rocouées au bout desquelles est une petite houppe ou bien un dé de femme avec de la rassade blanche. Quelques uns ajoutent à cela un peu de coton blanc et fin qu'ils étendent sur la trousse de leurs cheveux, avec des plumages de différentes couleurs qu'ils y piquent. Quelques-uns aussi font une forme de couronne de même ouvrage que leurs paniers qui sont colorés et ornés de penaches tout autour, par en haut, et en bas en mettent d'autres en forme de bandeau. D'autres aussi font de ce même ouvrage en forme de bonnets qu'ils portent par peur du froid ou d'autres incommodités. Mais communément ils sont tête nue.

Les femmes peignent les hommes et leur graissent les cheveux d'huile pour les faire reluire et devenir plus noirs; et c'est la première chose qu'ils font quand ils sortent.

Ils ne permettent pas à leurs esclaves de porter les cheveux longs. Ils se brûlent le poil des jambes et des bras. Ils ne portent point de barbe. Et c'est un de leurs amusements perpétuels lorsqu'ils sont de loisir de s'arracher les poils de la barbe avec un couteau un à un. Ils se percent les oreilles, le cartilage du nez, qui sépare les narines et la lèvre de dessous, pour y attacher des pendants de diverses façons.

Ils se rougissent tout le corps avec du rocou. Quelquefois ils se noircissent tout avec du junipas. Dans leurs grands vins ils se font peindre de noir d'une façon particulière en forme de Moresques fort proprement. Le rocou leur est plus ordinaire parce qu'il leur sert aussi pour empêcher que le soleil ne leur brûle la peau

1: Breton & La Paix ST13 Callinago

et l'incommodité de l'eau de la mer qui est acrimonieuse.

Ils portent quelquefois de gros colliers de rassade blanche ; quelquefois ils portent à leur col des ailes de divers oiseaux qu'ils font pendiller sur leurs épaules et estomac. D'autres portent des colliers de dents de chat ou d'agouti ou de caïcousi qui est comme on croit l'once (?). La plupart portent un sifflet à leur col, fait assez souvent des os de leurs ennemis.

Ils portent aussi des écharpes de cordes de coton rocoué en forme de croix devant et derrière. D'autres en font de rassade blanche. Ils se font des bracelets de cette rassade, au bras tout auprès de l'épaule et aux jambes sous le genou, environ de quatre doigts de large.

Ils font très grand état de certaines lames en forme de croissant ou demi lune qu'ils appellent *karakoulis*. Ce métal ne semble pas beaucoup différent de la rosette ou airain. Mais il est plus clair et plus pur, ne se rouille jamais, ne se rougit point, ne se ternit point, ne prend point le vert et quelque temps qu'il puisse être en terre, il ne perd point son lustre. Ce n'est pourtant ni or ni argent ni l'un ni l'autre mêlés (ensemble) encore que de sa couleur il revienne à celle de l'or et argent mêlé. Ces karakoulis sont fort rares parmi eux-mêmes ; ils disent qu'ils les ont des Allouaques qui sont leurs ennemis. Car il y en a d'entr'eux quelques-uns qui nonobstant leur inimitié commune contractent amitié avec quelques Allouaques et lorsque leur nation va faire la guerre contre eux, ils vont visiter ceux avec lesquels ils ont contracté et leur font des présents en échange desquels les Allouaques leur donnent de ces karakoulis. D'autres disent qu'ils les ont encore de plus loin. Tant y a c'est leur plus grand trésor ; quand ils en ont, ils en font de petites lames qu'ils pendent à leurs oreilles et à leur nez, au lieu de quoi s'ils n'en ont point ils mettent une liane (1) ou des plumes d'oiseau. A la lèvre de dessous qu'ils ont aussi percée, ils mettent des épingles ou un fil qui est bien vilain. A leurs pieds, ils portent quelquefois des grillots particulièrement aux vins et aux danses pour les faire sonner. A tant des accoutrements des hommes.

---

(1) Vers. Rom. : « Un gain (?) ».

1: Breton & La Paix ST13 Callinago

Les femmes accommodent leurs cheveux comme les hommes excepté qu'elles ne portent point de plumes ni de bonnets, mais les lient seulement avec des tresses de coton, avec des dés au bout ou quelque autre petite houppe. Elles portent des colliers de diverses sortes de pierre, sans ordre avec du cristal dont elles sont fort amoureuses. Elles en font aussi des pendants d'oreilles. Elles portent des bracelets de rassade au poignet de la main, non au bras comme les hommes. Lorsqu'elles sont aux vins, elles portent des ceintures de coton et de rassade auxquelles elles font pendiller des houppes de rassade aussi, et quantité de grillots qui font bien du bruit lorsqu'elles dansent. On ne saurait mieux comparer ces ceintures qu'à ces bandes qu'on met sur la croupe des chevaux par parade.

Toutes les femmes et filles, hormis les esclaves portent une sorte de chaussure de coton tissée sur la jambe même et qui la leur serre bien fort principalement quand elles sont neuves, depuis le dessus de la cheville du pied jusqu'au mollet de la jambe, et au-dessus du mollet, elles la ceignent encore d'une bande de même étoffe ouvrée aussi dessus la jambe, ce qui fait rebondir le mollet de deux côtés. Au bas de cette chaussure est un rebord ou ourlet large de deux ou trois doigts fait de joncs, ou comme la plupart de feuilles de caret. Lorsque cette chausse est neuve et mouillée, elle leur fait du mal ; aussi sont-elles soigneuses de l'enduire par dehors d'huile et de rocou à ce que l'eau ne pénètre pas. Et puis elle se mouillent le moins qu'elles peuvent. Lorsqu'elles s'embarquent dans les pirogues leur maris les portent. Mais vous ne devineriez jamais la façon dont elles passent les rivières sans mouiller la jambe. Celle qui a les chausses plus larges ou moins incommodes ou bien même un homme qui n'en a point, en prend une par les pieds et la tire après soi et elle le suit appuyée sur son derrière et marche avec les mains.

1: Breton & La Paix ST13 Callinago

CHAPITRE V

DE LEURS VIANDES DONT ILS SE NOURRISSENT

Je ne pense pas qu'il y ait nation au reste du monde qui fasse plus maigre chère que celle-ci quoi qu'elle ait moyen de se bien nourrir ; mais qu'importe puisqu'ils se portent bien, sont gras et robustes sans ces délicatesses.

Ils ne nourrissent ni vaches, ni brebis, ni chèvres, ni pourceaux et ils n'en mangent jamais chez eux, quoi qu'il y ait quantité de cochons dans la Dominique, non plus que de volailles, d'œufs de poules, de beurre, de fromage, lait, huile ni graisse. Ils ne salent rien parmi eux ; quand ils se trouvent parmi nous, ils mangent presque de tout, quoique ceux qui ont des enfants s'abstiennent, comme nous dirons au chapitre suivant. Chez eux, ils mangent de la tortue et des œufs blancs de tortue, mais non des jaunes, de certains oiseaux, des crabes, tourlourets. Ils ne font jamais bien cuire ce qu'ils mangent particulièrement des crabes. Ils font cuire les oiseaux tout entiers sur des petits bâtons arrangés, un peu élevés sur le feu, après avoir fait brûler la plume. Etant cuits, ils les enveloppent de feuilles et les mettent à la fumée ; quand ils les veulent manger ils les vident et les font bouillir avec de leur eau de manioc et du piment et ainsi font-ils des autres choses. Ils font une certaine sauce avec quoi ils mangent tout ce qu'ils mangent. Ils jettent les arêtes du poisson qu'ils ont mangé dans un pot avec une poignée de piment, de l'eau de manioc et de la plus fine farine, mêlent tout ensemble et trempent leur pain et leur viande là dedans. Ils appellent cela un *tomaly*. Ce qui est de bon, c'est qu'il y a toujours quelque poil de ces vieilles et du rocou, car ils sont extrêmement sales. Leur pain n'est autre que la cassave tous les jours fraîche ; leur boisson du ouicou fait de cassave et d'eau. Quelquefois ils pressent des ananas ou des cannes à sucre et en boivent le suc comme aussi de l'eau mêlée avec du miel. En mangeant, ils n'estiment point incivilité de roter.

1: Breton & La Paix ST13 Callinago

Ils n'ont qu'un repas réglé le jour savoir est le matin sitôt qu'il est jour. Le reste du jour, ils mangent quand ils veulent et quand ils ont de quoi ; à toute heure ils sont prêts. Les hommes mangent à part dans le grand carbet et les femmes dans leurs petites cases avec leurs enfants.

Ils n'usent guère de petun en fumée, mais ils le font sécher au feu, puis le mettent en poudre et en mêlent un peu avec de l'eau de mer et le mettent entre la lèvre et la gencive, et cela est bien fort.

CHAPITRE VI

DE LEURS MARIAGES ET ÉDUCATION DE LEURS ENFANTS

Comme il n'y a aucune police ni lois parmi nos sauvages, ils n'ont point aussi de règle certaine pour leurs mariages. Il n'y a point de degré prohibé ou pour le moins s'ils se limitent en quelques-uns comme entre les parents et leurs enfants et entre les frères et sœurs, c'est plutôt par le puissant mouvement de la nature qu'ils sont retenus que par raison de piété ou continence. Et il y en a quelques-uns qui nonobstant la voix de la nature se sont joints avec leurs filles et en ont eu des enfants et des mères qui ont épousé leurs fils. Mais ceux-là sont très rares pour l'ordinaire. Donc les parents ne se joignent point avec leurs enfants ni les frères avec les sœurs. Les cousines germaines issues de sœurs leur sont toutes acquises ; celles qui sont filles de frères sont considérées comme sœurs. Plusieurs épousent les deux sœurs ; quelques-uns la mère et la fille.

Ils ont autant de femmes qu'ils veulent et spécialement les principaux et leurs enfants. Et même ils en ont en diverses îles. Elles demeurent en diverses petites cases et dorment successivement avec leurs maris, l'une un mois, l'autre un autre. Celle qui couche avec lui le sert durant ce temps et le suit partout même à la mer. S'ils surprennent leurs femmes en adultère ou qu'elles en soient enceintes, ils les tuent ordinairement quoiqu'ils les laissent quelquefois un ou deux ans sans les aller voir. Les hommes ont liberté de laisser leurs fem-

1: Breton & La Paix ST13 Callinago

mes et elles ont liberté de se remarier ; mais les femmes n'ont point ce droit. Quoi qu'ils aient plusieurs femmes, elles ne sont guère jalouses si ce n'est rarement.

Le mari ne parle jamais avec le père, la mère et les frères de sa femme s'ils ne sont ou ivres ou enfants. S'ils les rencontrent en même chemin, ils s'éloignent et font un grand circuit. Si la nécessité oblige de leur parler, comme quand ils sont en mer, ils tournent la face d'un autre côté et le coupent court. Ils n'usent d'aucune cérémonie en leur mariage ; si la fille ne leur est pas toute acquise comme sont les cousines issues des sœurs, ils la demandent au père ou à la mère. Ils ne savent ce que c'est que de traiter l'amour. Ils se marient rarement sans le consentement de leur père et mère. Les hommes ne couchent point avec leurs femmes qu'elles ne soient vraiment nubiles et capables d'avoir des enfants. Lorsque les femmes sont accouchées, les maris se retirent d'elles et ne couchent point ensemble qu'à cinq ou six mois de là. Et l'un et l'autre font un jeûne qui est des plus célèbres, spécialement quand pour premier enfant ils ont un garçon. L'homme jeûne plus rigoureusement que la femme de peur que l'enfant n'en pâtisse. Le Père Raymond étant chez le Baron à la Dominique, alla voir un de ces jeûneurs et comme le Père lui parlait de ce jeûne, le sauvage lui dit que plusieurs s'abstenaient entièrement, les cinq premiers jours après l'accouchement de leurs femmes, de boire et de manger et les autres jours jusqu'au dixième, ils ne prenaient autre chose que du ouicou. Après cela ils ne mangent rien que de la cassave et boivent du ouicou l'espace d'un mois ou deux. Et remarquez qu'ils ne mangent que le cœur de la cassave et pendent le reste avec une corde pour le festin. Il est vrai que depuis qu'ils commencent à manger, ils mangent et boivent quand ils veulent, mais rien que de la cassave et du ouicou. Le jour du festin venu, leurs amis assemblés, on leur découpe toute la peau du corps avec des dents d'agouti comme avec un coutéau jusqu'au sang ; puis on le frotte partout avec de l'eau pimentée qui leur cause de grandes douleurs et ils sont quelquefois si abattus de ce jeûne et de cette saignée qu'il les faut ramener par la main et pendant que les autres s'enivrent à leurs dépens, ils continuent de jeû-

1: Breton & La Paix ST13 Callinago

ner encore quelques jours. Le jeûne fini, ils ne mangent pourtant point de poisson ni d'oiseau, tandis que leurs enfants sont encore faibles et débiles si ce n'est des crabes et encore les faut-il femelles.

Ce jeûneur là rendait de fort bonnes raisons de cela au Père Raymond. C'est, disait-il, que les enfants auraient mal au ventre ou les membres défectueux comme ceux des animaux que leurs pères mangeraient. Ils auraient par exemple le museau long et rond s'ils mangeaient de l'anguille, les yeux petits et ronds si des perroquets (Et pour cette même raison, ils ne mangent jamais de lamentins de peur que leurs enfants n'aient les yeux petits et ronds comme ce grand poisson. Ils auraient les pieds tortus s'ils mangeaient du cochon et ainsi des autres.

Nous ajouterons encore ici ce plaisant trait en passant. Il y a une espèce de carangue qui est un bon poisson qui a les os de l'épine un peu courbes, quand ils mangent de ce poisson ils se gardent bien de jeter fort ses os au loin ; ils les mettent à terre bien doucement de peur qu'ils ne deviennent bossus et s'étonnent que les français s'en moquent.

Les femmes étant délivrées pressent le front à leurs enfants avec la main et l'égalent ainsi avec le sommet de la tête et forcent de l'aplatir. De là vient qu'ils ont un grand front. Pour les conserver en cette posture, elles les font dormir de jour sur leurs genoux, la tête sur un qu'elles pressent avec la main et les pieds sur l'autre. De nuit, elles les tiennent sur leur côté, d'où vient qu'étant accoutumés de dormir ainsi chaudement, ils pleurent effroyabement lorsqu'elles les éloignent tant soit peu de leurs côtés.

Au bout de quinze jours ou trois semaines ils invitent comme un parrain ou marraine qui perce les oreilles, le nez et la lèvre de dessous à ces petits enfants et leur coupe les cheveux de devant et leur donne le nom. Eux en échange lui frottent d'huile la tête et le col. Les mères n'enveloppent jamais leurs enfants quand elles vont quelque part. Elles les portent sous le bras avec un petit lit de coton qu'elles passent sur l'épaule en écharpe.

Quand les enfants ont un an ou deux, le père fait

1: Breton & La Paix ST13 Callinago

un festin appelé *Elétoaz* auquel on leur coupe leurs cheveux tout à fait et on leur perce le nez, les oreilles et la lèvre de dessous si leur faiblesse a empêché qu'on ne les leur perçât tout petits.

Les garçons étant grandelets mangent avec leurs pères et les filles avec la mère. Ils ne leur apprennent aucune sorte de civilité ni ils disent bonjour ni bonsoir ni grand merci. Ils les élèvent dans un tel libertinage qu'ils ne font que ce qu'ils veulent, n'obéissent à leurs parents que par fantaisie et les parents ne les en châtient point. Les mères les maltraitent quelquefois, mais ce n'est que par fureur ou dépit, non par raison de correction.

Lorsque les filles commencent à avoir leurs fleurs, ils les font jeûner un ou deux mois comme aussi les garçons lorsqu'ils atteignent leur adolescence et les font découper avec des dents d'agoutis, comme nous dirons lorsque nous parlerons de leurs vins.

Lorsque le père meurt ou laisse sa femme, tous les enfants demeurent avec elle qui en prend la charge et le mari ne s'en soucie plus.

Il y a parmi les sauvages des femmes qui se prostituent. Il n'y a point de paroles déshonnêtes parmi eux. Ils nomment tous, petits et grands, filles et garçons, les choses par leurs noms, sans aucune honte.

CHAPITRE VII

DES CASES, LITS ET PIROGUES DES SAUVAGES

Nos sauvages comme ils ont quantité d'ennemis qui les enlèvent souvent, habitent aux Cabesterres à cause que l'abord en est plus difficile et plus rarement au-dessous du vent à cause du mouillage des navires dont ils craignent les surprises.

Ils sont séparés par familes et ces familles sont composées de plusieurs ménages qui demeurent ensemble et sont comme des hameaux sous le père de famille ; les fils et filles duquel sont mariés et ont chacun leur case. Ils en font premièrement une grande commune à tous

1: Breton & La Paix ST13 Callinago

de soixante, quatre-vingt et cent pieds de long, plus ou moins, qu'ils appellent carbet. Autour de cette grande, ils en font de petites pour chaque ménage.

Ces cases sont faites de fourches d'arbres plantées en terre, jointes avec d'autres pièces de bois qui tiennent de l'une à l'autre. Là-dessus ils mettent des chevrons qui vont jusqu'à terre et couvrent le tout de feuilles de latanier ou de roseau. On n'y voit goutte qu'à la lueur du feu qu'ils y font ou par le trou par lequel ils entrent qui est haut de deux ou trois coudées. Les femmes nettoient les cases et les garçons le carbet, et la place autour. Le jour les hommes mangent et devisent dans le carbet et la nuit se retirent dans les petites cases pour coucher.

Leurs lits ne sont que de grandes pièces de coton retors que les femmes font sur un métier comme de drapiers, larges de trois ou quatre aunes, longues de cinq ou six pieds. Elles laissent aux deux bouts de longueur des petits rubans qu'elles attachent par après à d'autres plus forts faits de pite puis encore ceux-ci à une plus grosse corde faite aussi de pite. Ils pendent ces lits par le moyen de ces cordes au milieu de leurs cases à deux fourches et ils couchent doucement et commodément. Ils en font de petits et de grands. Ils portent les lits partout où ils doivent coucher une nuit. Les français s'en servent communément. Ces lits étant aisés à porter n'embarrassent point les maisons, qui se plient et se serrent aisément comme on veut. On nous en apporte (outre ceux que nous traitons des sauvages) de terre ferme ; les Anglais et les Portugais en font aussi. Les sauvages peignent les leurs par dehors en moresque avec du noir qui ne se déteint jamais. Ceux des sauvages de terre ferme sont aussi peints de même façon.

Après avoir dit de leurs logements et lits, il faut dire un mot des bâtiments dont ils se servent pour naviguer sur mer. Nous les appelons des pirogues, eux les nomment *kanaoa*. Ce sont de grands arbres qu'ils creusent tant avec du feu qu'avec des hâches et ajustent avec des tilles et puis lui baillent par dehors la forme et la façon propre à naviguer ; et parce qu'elles sont basses, ils les rehunent ou les relèvent avec des planches qu'ils attachent tout autour avec de la lienne qui leur

1: Breton & La Paix ST13 Callinago

sert de corde et les calfatent avec de l'écorce de mahot pilée. Ils mettent tout du long des perches et ces perches attachent des bâtons au travers de la pirogue qui servent de tostes sur lesquels ils s'assient pour ramer. Ils en font de toutes sortes de grandeur ; celles qu'ils appellent kanaoa sont celles que nous nommons pirogues et ne sont jamais moindres de vingt-cinq ou trente pieds et vont jusqu'à cinquante ou soixante pieds. Les autres que nous appelons canots et eux *kouliala*, sont aussi de toutes grandeurs au-dessous de vingt-cinq pieds, vu qu'ils en font qui ne sont pas capables de porter plus d'un homme et c'est pour la pêche. Les kanaoa ne sont point pointues par les bouts comme sont ceux des français, mais ils coupent le bout et le bouchent d'une planche. Elles portent jusqu'à quarante et cinquante personnes avec leur équipage. Ils portent deux voiles sur les grandes et une sur les petites. Ils rament dans ces bâtiments avec de petits avirons faits à peu près comme les petites pelles à four de boulanger et nagent en devant au contraire des français qui tournent le dos où ils vont et eux y tournent le visage. Ces pirogues n'ont pas plus de fond qu'un bateau et n'y a point de tillac ni de soute et n'ont autre couverture pour tenir leurs lits, farines et autres choses sèches que leur parapluie qu'ils font de feuilles de latanier et mettent dessus des boises dont ils se servent à hâler haut leurs pirogues afin que l'eau que fait la pirogue ne les gagne.

L'entrepreneur du voyage est capitaine dans la pirogue, encore qu'elle ne soit pas à lui. C'est celui qui baille ordre à tout au départ et au retour ; les autres s'en reposant sur lui.

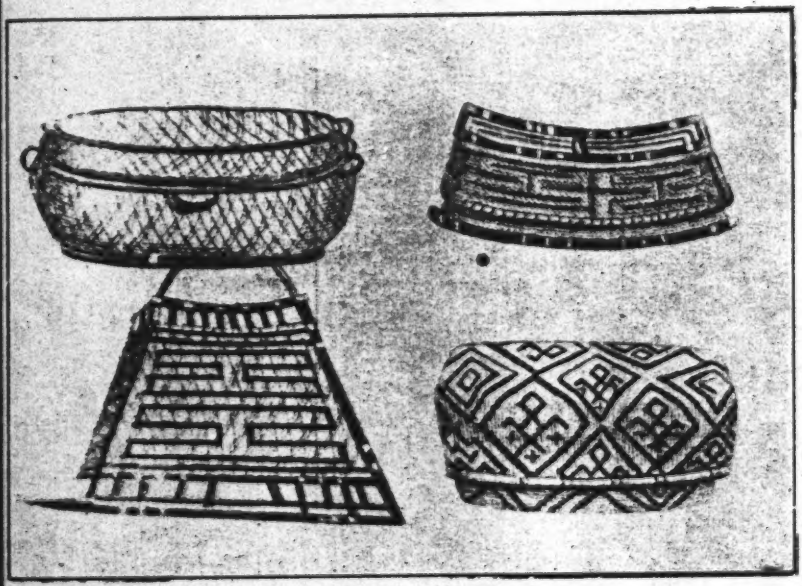
Ils ne se servent point de cadran ou boussole sur la mer. De jour ils se gouvernent sur le soleil et la nuit sur les étoiles dont ils ont (connaissance). Quand ils mettent à terre quelque part, ils se font quelque abri contre la pluie où ils pendent leurs lits. Nous appelons cela des ajoupas qu'ils font avec des feuilles de bananiers ou balisiers ou autres à leur commodité. Les gendres rendent ce service là à leur beau-père. Ils rougissent le derrière de leur pirogue d'une sorte de terre rouge, qu'ils disent être la fiente d'une grosse couleuvre qu'ils appellent *Aloubera* qui est dans une caverne effroyable.

1: Breton & La Paix ST13 Callinago

CHAPITRE VIII

DES EXERCICES DE NOS SAUVAGES ET PREMIÈREMENT DES HOMMES

Ils se lèvent tous de grand matin, devant le point du jour et se vont baigner à la rivière après ils allument du feu au grand carbet et en se chauffant, ils devisent; les autres jouent de la flûte encore qu'ils n'y entendent rien. Le jour venu, les femmes leur apportent à manger de ce qu'elles ont. Ce qu'étant fait, les uns s'en vont à la pêche, les autres abattent du bois pour faire les jardins et pour y planter du manioc ou des patates; les autres vont travailler à leurs pirogues; les autres font de petits ouvrages à leur mode, qui des *katouli* qui est une manière de hotte que les femmes portent sur leur dos avec une sangle de coton, qu'elles mettent contre leur front, au lieu que nos hottes en ont deux dans lesquels ont met les bras. Ces katouli ne sont pas fermés par derrière, car elles lient avec des cordes ce qu'elles mettent dedans en les passant deçà et delà par les trous qu'ils laissent aux deux côtés. Qui des paniers qui sont longuets desquels le couvercle est de même que le panier qui s'enchâsse dedans. Ceux qui sont doubles comme ils sont garnis entre les deux tissures de feuilles de cachiman ne sont point pénétrés de la pluie. Qui des *hébechets* qui sont les sacs par lesquels ils passent leur farine de manioc pour en séparer le gros. Qui des couleuvres qui est une manière de chausse longue d'une brasse pour presser la farine. Ils les attachent par en haut à une cheville et par bas y passent un bâton lequel ils chargent fort, en s'asseyant dessus ou autrement, et en moins de rien leur farine est sèche. D'autres font des matoutous qui sont leurs tables. Ils sont bas, les uns ronds, les autres carrés de la grandeur un peu plus d'une cassave. Tous ces petits ouvrages que nous avons dit se font de certains gros joncs qu'ils appellent *oualomam* qu'ils font sécher et puis les fendent bien menus de long, puis les peignent de noir ou rouge auparavant que de les employer. Le rouge est du rocou, le noir est de la



Paniers caraïbes

d'après une gravure du commencement du XVIII[e] siècle.

[p. 64-A]

1: Breton & La Paix ST13 Callinago

saye de gomme ou de santal qu'ils font brûler sous leurs platines. Pour faire tenir les teintures rocou ou saye, ils se servent de l'écorce seconde d'un certain arbre qu'ils détrempent avec de l'eau et est comme de la colle forte liquide et en mouillent leurs joncs, puis mettent leur rocou ou noir dessus, puis ils frottent encore leurs joncs une fois de cette eau gluante et les ayant fait sécher au soleil jamais la peinture ne s'en va. Les autres font des ceintures; d'autres des lignes à pêches et ainsi des autres. Quand ils vont se coucher, ils font toujours du feu dessous leurs lits.

DES EXERCICES DES FEMMES

Les femmes sont presque les esclaves des hommes; elles les pourvoient à manger et à boire, ont soin des enfants et les suivent partout pour leur apprêter leur cuisine.

Si tôt qu'elles sont levées, elles se vont baigner aussi, puis se mettent à gratter et à grager le manioc et faire du pain pour déjeuner et préparer ce qu'ils ont à leurs maris. Le déjeuner fait, elles s'en vont au travail; les unes à leurs jardins planter du manioc ou des patates avec un bâton pointu, car elles ne se servent pas de houes; les autres vont sarcler. Les hommes ne se mêlent point de cela. Celles qui demeurent à la maison font ou des lits de coton ou bien préparent du rocou ou bien font de l'huile pour frotter ou graisser les cheveux de leurs maris. Elles font cette huile d'une graine qu'elles appellent couaheu qu'elles font premièrement pourrir puis sécher sur la platine, puis la pétrissent entre leurs mains en crachant souvent dedans, puis la mettent au soleil quelques temps et après la jettent dans leurs couleuvres et la pressent et en tirent de l'huile. Elles en font aussi de graines de palmistes épineux. Elles les pilent dans un mortier, la font bouilir dans de l'eau de fois à autre et la pressent comme dessus. Les autres filent du coton, ce qu'elles font encore la nuit au feu. Elles prennent aussi le soin des malades et pour ce s'appliquent à connaître les simples qui ont de la vertu contre les maladies. Elles ont d'excellents remèdes et bien

1: Breton & La Paix ST13 Callinago

efficaces, nous en aurons quelque jour de plus grandes connaissances, s'il plaît à Dieu. Au reste ni les hommes ni les femmes ne se tuent point trop de travailler.

CHAPITRE IX

DE LEURS VINS

Nous ne les appelons pas festins parce qu'ils ne font débauches que de boire et de s'enivrer, hommes et femmes. Eux aussi ne les appellent que ouicou qui est leur boisson qu'ils font pour ces occasions la plus forte qu'ils peuvent à force de cassave. Ils en font presque tous les jours en divers endroits pour diverses causes. La plus célèbre est pour leur guerre. Ils en font lorsque l'homme et la femme ont eu leur premier enfant mâle. Ils en font quand ils tondent la première fois tout à fait les cheveux à leurs enfants. Quand aussi leurs garçons sont un peu grands et qu'ils atteignent leur adolescence, ils les font jeûner et puis font un vin. Ces jeunes gens là prennent quelques temps auparavant un mausphoenne ou émérillon ou un autre oiseau de proie et les nourrissent quelque temps. Le monde étant assemblé, le père du jeune homme prend l'oiseau et le tue sur la tête de son fils, et ayant broyé le corps de l'oiseau le met dedans de l'eau ; puis ayant découpé le corps de son fils avec des dents d'agoutis ou autre jusqu'au sang, le lave et le frotte de cette eau. Après ils les font coucher dans un lit qui est pendu au faîte de la case, tout de son long et faut qu'il demeure en cette posture autrement (rêvent-ils) il deviendrait tout contrefait ; s'il se courbait, il demeurerait courbé, s'il pliait la jambe, la jambe serait toujours pliée, et le font jeûner trop longtemps. Ils font ensuite sécher le cœur de l'oiseau et les pieds et les lui pendent au col. A quelques-uns, qui sont plus forts, ils mêlent parmi cette eau que nous avons dit, beaucoup de piment et leur font manger le cœur de l'oiseau, et s'imaginent que cela les fait devenir vaillants. A quelques-uns de ces vins, ils ajoutent cette solennité de prier quatre des assistants de danser. Ces gens, après s'être

1: Breton & La Paix ST13 Callinago

lavés d'une eau gluante se couvrent tout de duvet qui tient à leur chair par le moyen de cette gomme. Etant entrés dans le lieu de débauche, on leur présente à chacun une grande calebasse pleine de ouicou qu'il leur faut boire. Que s'ils n'en peuvent venir à bout, ils leur serrent si fort le ventre qu'ils leur font jeter par haut ou par bas ce qu'ils ont pris. Et puis achèvent de boire leur reste et en après dansent.

Mais ils font une sorte de festin qui sent un peu l'honnêteté et l'humanité aussi. Quand dans un carbet ils ont pris une tortue, caret ou autre poisson de remarque, ils invitent quelqu'un de leurs parents ou amis d'en venir manger sa part. Quand l'invité vient celui qui a la charge de le recevoir lui pend un lit (remarquez qu'ils ont coutume de donner charge à quelqu'un de la case de recevoir les survenants) et l'invite de s'y asseoir, ce qu'il fait sans dire mot. Alors les femmes lui apportent qui de la cassave sur un matoutou (si elle est étendue c'est-à-dire qu'il mange et qu'il emporte le reste, si elle est pliée, cela veut dire qu'ayant mangé à son contentement, il laisse le reste) qui de la viande, qui du ouicou. Et le mari de celle qui lui présente, lui dit : Voilà de la cassave ou du ouicou pour toi et l'autre répond : *yao*, bien (c'est leur grand merci). Pendant qu'il mange personne ne l'interrompt et n'y a que celui qui l'a invité ou qui l'a reçu qui lui parle. Ayant mangé il dit : Voilà ton matoutou, voilà ton couï, et l'autre l'ayant fait oter s'en va à tous les hommes là présents : « Allons, dit-il, le saluer. » Tous y vont, fussent-ils plusieurs l'un après l'autre. Les femmes n'y vont guère et encore ne disent que : *keléatibou* (1), es-tu venu ? Après cela ils devisent et boivent ensemble. Ils se portent le verre en disant : A toi, et l'autre répond : yao, bien.

Ils font ces cérémonies là à tous les survenants d'entre eux ; excepté qu'ils ne pendent des lits qu'aux plus notables, auxquels encore les femmes huilent les cheveux et les recouent tant à l'entrée qu'à la sortie. Ils font quelque part de ces cérémonies là au Père Raimond quand il les va voir.

---

(1) D'après Moreau de Jonnès, qui visita les Caraïbes de St Vincent, cette expression signifierait : Soyez le bienvenu.

1: Breton & La Paix ST13 Callinago

CHAPITRE X

DE LEUR COMMERCE

Ils traitent avec tous ceux avec qui ils ont paix. Mais leur traite n'est pas bien précieuse aussi ne demandent-ils pas grand'chose. Ils nous apportent quand ils nous viennent voir des tortues, cochons, poules, perroquets, poissons, ananas, lits de coton et autres de leurs ouvrages et nous leur donnons en échange des haches, des serpes, des couteaux, des toiles à faire des voiles à leurs pirogues, de la rassade, cristaux et autres brouilleries. Quand ils ont de ces ferrements là de trop ils les portent aux autres sauvages des îles ou de terre ferme et prennent en échange des karakoulis, pierres vertes (qui sont bonnes contre le haut mal), et autres choses semblables. Voilà tout leur commerce ou trafic.

Autrefois qu'ils n'avaient pas de commerce avec les Européens, ils se servaient de haches et couteaux de pierre ; ils faisaient leurs hameçons de la feuille de caret ou de la bordure, comme il est à croire, qui est plus dure que les autres feuilles. On en voit encore chez eux, quoi qu'ils ne s'en servent plus.

CHAPITRE XI

DE LEURS GUERRES, ENNEMIS ET ARMES

Nos caraïbes ne font point de guerres proprement, mais bien des surprises, car jamais ils ne combattent en bataille rangée. Ils ne s'attaquent guère aussi à ceux qui sont sur leurs gardes sans un grandissime avantage. Ils ont des capitaines qu'ils choisissent comme les plus vaillants et qui ont tué plus d'ennemis. Ils n'élisent point de jeunes gens même fils des vieux capitaines, mais des gens d'âge et de courage qu'ils estiment fort quand ils sont en force, mais n'en font plus de cas quand ils sont vieux. Il y en a deux à présent à la Dominique,

1: Breton & La Paix ST13 Callinago

l'un de la Basseterre appelé Oukalé et des français Hamichon ; l'autre à la Cabesterre appelé Halannena, de nous, Le Baron ; c'est l'hôte de notre Père Raimond. Hors de la guerre ils n'ont rien à commander aux autres.

Lorsqu'ils ont dessein d'aller à la guerre, le capitaine qui l'a entrepris fait un vin et harangue les conviés pour les émouvoir. Ou bien il envoie de ses enfants par tous les carbets donner le jour pour s'assembler et partir. Ils ne contraignent personne. Ils partent de la Dominique huit ou dix pirogues armées en guerre à leur mode ; ils ne mènent des femmes que pour la cuisine et leur service et les laissent dans quelque îlot lorsqu'ils vont au choc. S'ils ont guerre d'importance, comme quand ils vont à la tere ferme contre les Allouaques, ils prennent en passant ceux de la Martinique, Saint-Vincent, La Grenade (et Gallibis) et font un gros assez puissant, s'ils joignaient le courage et la conduite au nombre.

Ils attaquent rarement de nuit de peur de se tuer les uns les autres, mais dès la pointe du jour. Ils font tous un cri horrible qui étonne ceux qui n'y sont pas préparés. Ils combattent plus volontiers en pleine lune. Devant le combat ils consultent le Boié qui demande à son Rioche quelle sera l'aventure de la guerre. S'ils assiègent leurs ennemis, ce n'est pas pour longtemps, car ils lèvent le siège à midi ou au soir qu'ils avaient planté au matin. Ils ont une haine implacable contre les Allouaques qui sont de certains peuples de terre ferme, et autres alliés aux Allouaques qui habitent en l'île de la Trinité ou dans les rivières de la terre ferme où il y a des nations innombrables. Nos sauvages surprennent quelquefois des Allouaques et en tuent quelques-uns, en font d'autres prisonniers dont ils mangent les mâles et font esclaves les femmes. Les Allouaques leur rendent bien leur change et les attaquent souvent et ne leur font pas plus doux traitement.

Ils ont aussi guerre avec les Anglais auxquels pourtant ils ont demandé la paix qu'ils n'ont pu obtenir. Et comme les Anglais ne cessent de les tuer ou faire esclaves, aussi font-ils aux Anglais du pis qu'il peuvent. Ils les vont trouver ès îles habitées par eux et spécialement à Antigoa qui est assez voisine de ces îles et leur tuent et leur enlèvent toujours quelques-uns. Nous dirons quel-

1: Breton & La Paix ST13 Callinago

que chose en l'autre partie de la guerre qu'ils ont eue avec nous.

Devant que les Français et les Anglais vinssent en ces îles, ils harcelèrent les Espagnols deçà et delà, particulièrement à l'île de Saint Jean de Portorico qui n'avait jamais été à nos sauvages. Un de ceux de la Dominique contait au Père Raimond qu'étant allés faire une descente, ils prirent quantité de nègres et massacrèrent un de nos Pères qu'ils firent boucaner pour manger, mais qu'il leur avait suscité un tel contre-cœur qu'ils n'osèrent jamais y toucher. Et celui-ci avait été de la partie, comme il l'assurait. Depuis quelque temps, ils s'abstiennent de manger de la chair des chrétiens.

Leurs armes sont le boutou, l'arc et la flèche. Le boutou est une sorte de massue plate, carrée par les bouts, épaisse de deux pouces, longue de trois pieds ou deux pieds et demi de bois vert ou bois de Brésil ou bois de lettres (?) ou autres bois fort pesant et massif. Ils gravent quelque figure au bout avec leur couteau et remplissent la gravure de mouchasse qui est la fine farine de manioc encore mouillée, ce qui est assez beau. Quiconque est attrapé de cette massue de la raideur qu'ils la déchargent en est tout brisé. Leurs arcs sont de bois de Brésil qui est assez raide. Leurs cordes sont de pite. Leurs flèches sont faites de certains tuyaux sans aucun nœud qui croissent à la tête des roseaux et portent un pennache. Cela est fort léger; au bout ils mettent une verge de bois vert ou autre bois bien dur et y font des haches comme des scies, mais plus grandes afin qu'on ne puisse retirer la flèche sans couper la chair autour et accroître la plaie. Ils y mettent aussi des queues de raies qui sont épineuses, rarement du fer. Ils y empoisonnent les verges d'un venin si malin qu'à moins d'un très prompt remède pour petite que soit la plaie, on en meurt. Ils empennent leurs flèches avec des plumes d'arras ou autres. Ils jettent aussi du feu avec leurs flèches pour brûler, y attanchant du coton allumé.

Après le combat, ils pillent tout. S'il y a des ennemis morts, ils en mangent les bras et les pieds et font boucaner le reste jusq'au retour. S'il y a des prisonniers ils gardent les mâles pour tuer et les femelles pour être

1: Breton & La Paix ST13 Callinago

esclaves. Chaque chose du pillage appartient à qui l'a pris. Lorsqu'ils veulent tuer un Allouaque celui qui l'a pris fait un vin et convie ses amis ; il lie le pauvre malheureux dans un hamac et l'y fait jeûner longtemps. Tout le monde étant assemblé, son maître l'amène en place et lui baille le premier coup de boutou légèrement et les autres lui donnent chacun le leur ; étant assommé, ils le mettent en pièces et en mangent une partie sur le lieu et chacun en emporte un morceau qu'il mange avec sa famille en grande solennité.

Quand quelque sauvage en a tué un autre ils n'ont point d'autre justice que la vengeance que les parents du tué en tirent si ce n'est que l'autre les apaise à force de présents.

CHAPITRE XII

DE LEURS MALADIES, MORT, DEUIL, SÉPULTURE ET RÊVERIES TOUCHANT L'AME

Ils sont presque tous atteints de ce mal qu'on appelle de Naples, ou comme disent d'autres, des pians qui ne vaut guère mieux, qui est assez commun parmi les nègres. Et quelques Français en sont aussi attrapés. Cela ne vient pourtant pas, au moins toujours, de Vénus, vu qu'ils les ont étant encore petits. Pour s'en guérir ils ne suent point du tout, mais gragent des lambies qu'ils avalent avec de l'eau. Ils se frottent de jenipa, ou de feuilles de roseaux brûlé avec de la liane qu'ils appellent mouchao ou miby. Ils ne guérissent pas aussi tôt que ceux que l'on fait suer.

On voit fort peu d'autres maladies parmi eux, et c'est merveille que menant une vie si chétive, ils sont si sains et gras et vivent si longtemps. Car c'est chose certaine qu'ils vivent communément fort longtemps. Il n'y a que quatre ou cinq mois que le père du Baron est décédé et sa femme, mère de Baron, vit encore. Le Baron, qui a encore sa femme vivante, a une fille ; cette fille en a une autre et cette autre a déjà des enfants. De sorte que le Baron est bisaïeul et sa mère trisaïeule

1: Breton & La Paix ST13 Callinago

et la fille du Baron qui est grand'mère a encore sa grand'mère. Et ce n'est pas le seul exemple qu'on pourrait fournir. Il faut attribuer leur longue vie à leur peu de soin.

Ils rejettent la cause de leurs maladies sur leur Rioche et si la maladie est longue ou forte, ils appellent le Boïayko pour le consulter là dessus. Ils ont quantité de remèdes à leur maladie que les femmes leur appliquent, mais ils ne les traitent pas plus délicatement que les sains.

Les parents ne visitent jamais, ou fort rarement leurs malades ; et généralement les gens mariés n'y vont point à cause, disent-ils, qu'il sort de leur corps une vertu qui afflige davantage le malade. C'est pourquoi l'un des fils du Baron étant malade ni ses frères, ni ses sœurs, ni son père l'allèrent voir ; il n'y avait que sa mère qui le traitait et ne communiquait point avec le père.

Quand il meurt des leurs en guerre, ils font ce qu'ils peuvent pour r'avoir leur corps et les enterrent. Or, voici comme ils font quand ils ensevelissent leurs morts.

Ils font une fosse ronde de la profondeur de trois pieds et ce dans une maison afin qu'il soit à couvert. Ils lavent le corps, le rocouent partout, lui oignent les cheveux d'huile et les lui troussent aussi proprement qu'à leurs grands festins. Ils l'enveloppent dans un lit de coton tout neuf et puis le mettent dans la fosse presque en la même posture que l'enfant est dans le ventre de sa mère, non à la renverse ni aussi le visage contre terre, mais droit, les pieds en bas, la tête en haut appuyée sur leurs genoux et couvrent le trou d'une planche. Cela fait les femmes s'assoient autour sur leurs talons et pleurent leurs maris les embrassent de la main gauche et passent la main droite sur le bras comme pour adoucir la douleur. Et toutes entonnent un chant lugubre mêlé de soupirs et de cris. En se lamentant elles jettent de la terre avec la main sur la fosse et puis font du feu dessus. Elles brûlent ses vieilles hardes ou les donnent. S'il avait des esclaves ils les tuent ; mais ceux-ci gagnent ordinairement au pied et on ne les poursuit pas.

Les enfants du défunt ou sa femme coupent leurs cheveux en signe de deuil. Ils jeunent aussi un ou deux

1: Breton & La Paix ST13 Callinago

mois durant. Le Père Raimond leur demandant si leur jeûne servait de quelque chose au mort, ils dirent que non : mais que ceux qui ne jeûnaient pas en vieilliraient plus tôt ou n'auraient pas les pieds fermes, ne verraient pas le poisson dans l'eau et leurs ennemis les surprendraient. Et ces raisons semblent pertinentes même aux vieillards.

Si quelqu'un des parents n'a pu assister aux funérailles, il vient visiter le tombeau et là, pleure avec les parents du mort. Quand ils croient que le corps est pourri, ils se rassemblent encore au tombeau et pleurent et foulent des pieds la fosse. Et c'est leur anniversaire au bout duquel ils vont noyer leur mélancolie et la mémoire du défunt dans un abîme de ouicou.

Au reste touchant l'âme après le trépas ils ont cette rêverie que chaque homme a trois âme. L'une à la tête qu'on sent battre aux tempes, l'autre au bras qui se manifeste par le pouls, et l'autre au cœur qui fait assez sentir son mouvement.

L'âme du cœur s'en va droit au ciel pour être bienheureuse quoi qu'ils ne puissent dire en quoi consiste cette félicité. L'âme du bras et de la tête deviennent mapoya, c'est-à-dire des mauvais esprits qui les tourmentent. Ils les craignent extrêmement, car ils leur attribuent toutes les frayeurs qu'ils ont comme arriva à un qui étant couché sur le côté gauche, pressait la rate en dormant ce qui lui causa de mauvais songes. Le Père Raimond s'en aperçut et le réveilla et le sauvage lui sut bon gré de l'avoir retiré des griffes de Mapoya, duquel il dit des merveilles. Cependant il ne peut s'imaginer que ce ne fut qu'un songe.

Ils croient qu'il y a encore d'autres mauvais esprits au bord de la mer qui leur font faire naufrage qu'ils appellent *Oumokou*. Ils tiennent aussi quelque sorte de supplice au fond de la terre où vont les méchants qu'ils appellent *Touvalik*.

Nous ne savons rien davantage pour le présent des façons de faire de nos sauvages qui mérite d'être écrit. Il est vrai que nous avons mis quantité de leurs sottises qui peut-être n'étaient pas nécessaires ou même dignes d'être écrites. Nous l'avons bien vu, c'est pourquoi nous en avons omis bien d'autres dont on ferait un juste vo-

1: Breton & La Paix ST13 Callinago

iuine. Nous n'avons pas toutefois tout laissé en arrière quoi que nous l'eussions voulu, car autrement vous n'auriez pas pu connaître ni leurs humeurs ni leur barbarie, si nous n'avions un peu distinctement représenté leurs façons de faire quoique brutales et vraiment sauvages.

FIN DE LA SECONDE PARTIE